

# Préface

*À Charles-Louis Foulon*

André Hélaré pose d'emblée la bonne question : « Pourquoi un Guide *rennais* (italiques comprises) de l'Affaire Dreyfus? » et, comme on le verra, il lui donne d'excellentes réponses. On va simplement ici en ajouter d'autres.

La première est que, seul ou en compagnie de Colette Cosnier, il est, depuis un demi-siècle (*Dreyfus est à Rennes*, 1984), celui qui a écrit les meilleurs textes sur le sujet, y compris à travers la co-édition de la correspondance de Victor Basch.

La deuxième est que lorsqu'il s'engage dans un travail scientifique il y met une rigueur et une qualité d'écriture tout à fait remarquables – on en jugera, une fois de plus. Les Presses Universitaires de Rennes sont bien placées pour le savoir.

La troisième est qu'il connaît très bien le lieu central du drame, à savoir le lycée aujourd'hui *Émile-Zola*, où il a enseigné quand il était encore *Chateaubriand*, ce qui fait que je le connais depuis soixante-trois ans -pour être précis depuis le jour de 1963 où, dans l'enceinte de ce qui était alors le Théâtre municipal de Rennes et qui en est aujourd'hui l'Opéra, il prit la parole pour prononcer devant parents, enseignants et enseignés le discours de distribution des prix de l'année scolaire révolue. J'étais, ce jour-là, parmi les lycéens auditeurs et spectateurs et j'ai conservé un vif souvenir de ses paroles, consacrées à un problème auquel l'académicien de 2026 est confronté chaque semaine, dans le cadre de la Commission du Dictionnaire : le « *franglais* », mot forgé quelques mois auparavant par le très-remarquable René Étienne, et, plus largement, aux défis d'une « culture de masse », concept lancé, lui, l'année précédente par Edgar Morin. Depuis lors nos chemins se sont croisés à plusieurs reprises et nous avons souvent marché de conserve, rejoints de temps à autre par le regretté Jean-Noël Cloarec. On aura déjà compris qu'aux yeux du préfacier cette raison est la plus importante des trois. Car c'est elle qui nous permet de comprendre le génie propre du « Guide *rennais* ».

André Hélard fut professeur de lettres, assurément, mais il fut aussi, et plutôt deux fois qu'une, auteur dramatique et metteur en scène. Il a bien compris que ce qui s'est joué à Rennes à l'été 1899 a été construit par les contemporains – tous les contemporains, sans exception – comme un grand spectacle. Le lycée n'est pas par hasard choisi pour sa « Salle des fêtes », « énorme », « retentissante », « théâtrale », préférée à l'étroite salle de la Manutention, dix années après l'invention (au sens étymologique du terme) du mythe d'Ubu par le lycéen Alfred Jarry et un an avant la prise de parole – évidemment antidreyfusarde et antisémite – de Félix Hébert, modèle d'Ubu et doyen d'âge du nouveau conseil municipal de Rennes. Il n'est pas non plus par hasard fréquenté par une Réjane ou un André Antoine et mis en film par Méliès lui-même. À l'exception de Sarah Bernhardt et d'Émile Zola la distribution y est au complet et – un fait exprès – le procès public est raconté par un aréopage de journalistes du monde entier, du *New York Times* au *Courrier de Moscou*, dans le temps même où – pour reprendre la lecture médiologique d'un Régis Debray – la graphosphère commence à basculer dans la vidéosphère. André Hélard le pressent en ouvrant, à côté des inévitables (pour le public) *Gaston Leroux* et (pour les historiens) *Maurice Paléologue*, des entrées *Gerschel* ou *Gribayedoff*. Et c'est ainsi que les récits, les manières et les postures des témoins métamorphosent, l'espace d'un mois, le *Café de la Paix*, l'Auberge des *Trois-Marches* ou la maison de Madame Godard – *Rue de Châtillon, 25* –, en autant de décors naturalistes, frôlant parfois le vaudeville quand un Bernard Lazare décrit l'atmosphère étrange régnant à l'*Hôtel Moderne*.

André Hélard sait cependant s'abstraire de la tentation spectaculaire pour chercher derrière les anecdotes le sens profond qui a posteriori va s'en dégager. Ainsi – à la suite de Colette Cosnier – du rôle imparti aux « reporteresses » du journal *La Fronde* et des commentaires misogynes qu'elles suscitent dans la presse antidreyfusarde, qui les voue à « reprendre les chaussettes de leurs maris ». Ainsi, plus encore, de la relecture qui s'impose quand, s'élevant au-dessus du vacarme médiatique – les citations de la haine ordinaire conservent, malgré le recul du temps, une charge de violence qui peut donner le vertige –, il nous convie à en mesurer la dimension tragique, celle-là même qui en fait toujours aujourd'hui un moment exceptionnel de l'histoire non seulement de la France mais – n'hésitons pas à le dire – du monde, la cristallisation judiciaire mettant à nu les ressorts ultimes des émotions.

Et là -surprise- c'est la contribution, en effet, *rennaise* qui entre en jeu. Car cette ville n'est pas dreyfusarde, c'est le moins qu'on puisse dire. Elle est loin d'être la seule mais, cet été-là, elle est la plus démonstrative. Avec ses 710 cafés pour

70 000 habitants – proportion classique à l'époque – Rennes est ce lieu que Victor Basch, son ressortissant, résumera dans la formule : « nous étions 7 contre 70 000. » Mais c'est, plus encore, cette société qui, analysée milieu par milieu, choisit sans équivoque son camp, qu'il s'agisse des étudiants ou des enseignants, des élus populaires ou de leurs électeurs populaires, du clergé catholique ou de la nouvelle avant-garde démocrate-chrétienne. Sous le regard d'André Hélard les premiers dreyfusards locaux – au premier rang desquels Victor Basch lui-même, qui un jour, devant le Palais universitaire, échappa de peu à la mort – font dès lors preuve d'un courage, civique mais d'abord physique, exemplaire, en même temps que d'une imagination stratégique remarquable, comme le montre le rapprochement, jusque-là improbable, entre une poignée d'« intellectuels » – mot à la mode depuis l'année précédente seulement – et une avant-garde de militants ouvriers, écho rennais de l'itinéraire national d'un Allemane ou d'un Jaurès. La méticulosité scientifique d'André Hélard fait alors merveille quand il s'agit de broser le portrait d'un Charles Bougot ou d'un Pierre Bourges ou de décrire finement les lieux (*Bourse du travail*, *Cercle d'études sociales*) ou les circonstances (*Rue du Champ de Mars, 6*, *Rue Nantaise*) d'une alliance nouvelle, superbement résumée par Basch : « J'avais trente-quatre ans et jamais je n'avais vu de près un ouvrier [...] Les seuls anarchistes que j'eusse fréquentés s'appelaient Kant, Fichte et Hegel »...

Assurément il entre dans cette alliance un rapprochement entre minorités et entre menacés. D'où, à Rennes, le rôle actif des protestants et des francs-maçons. Au-delà il est clair que le ralliement au dreyfusisme de toute une partie de la gauche de l'époque – jusque-là séduite par un antisémitisme déconnecté du vieil antiju-daïsme chrétien et dont le génie, au fond, était de permettre de continuer à détester le Juif sans être obligé de continuer à croire en Dieu – doit moins à l'universalisme des Lumières qu'à la découverte inquiète d'une résurgence, sous les traits de l'antidreyfusisme, du boulangisme, donc du coup de force antirépublicain. Et Rennes est à cet égard un cas d'école : ville natale de Boulanger, ville électorale des très populaires – et, dirait-on aujourd'hui, très « populistes » – Le Bastard et Le Hérissé : une trace toponymique conservée jusqu'à aujourd'hui témoigne de cet attachement : le boulevard « Villebois-Mareuil », héros anti-anglais, mort dans les rangs boers, ainsi dénommé à la demande de la municipalité rennais, au lieu et place du commandant Marchand.

Au reste ce détail touchant à l'histoire des politiques symboliques n'en est pas un, au travers du sens donné à l'« Affaire » par la mémoire collective, dès lors qu'on

prend un peu de hauteur historique – et géographique, tout autant. De même que l'installation, en juin 1899, du gouvernement Waldeck-Rousseau est le premier pas vers la victoire des dreyfusards, définitive à partir des élections législatives de 1902, de même les élections municipales de 1908 voient-elles à Rennes la victoire du radical Jean Janvier, à la tête d'une liste d'union de la gauche, suivie de la tenue dans cette même ville du congrès national de la Ligue des Droits de l'Homme et, pour couronner le tout, de l'inauguration du « quai Émile-Zola » au lieu et place du quai de l'Université – là même où en 1898 Basch avait failli être tué par des étudiants. André Hélard nous apprend, à cette occasion, que cette victoire symbolique a été due aux socialistes, alliés de Janvier, qui se serait, pour sa part, contenté d'un hommage à Waldeck-Rousseau.

On retrouvera ce double basculement mémoriel, national et local, trois quarts de siècle plus tard, à l'heure d'une nouvelle convergence entre victoires de la gauche, locales à la fin des années 1970 et nationale au début des années 1980. À l'érection parisienne – pour la première fois – de la statue du capitaine dessinée par Tim répondra alors, en écho, la progressive mise en place dans l'espace rennais de toute une symbolique dreyfusarde, dominée par la substitution à la *Rue du Lycée* d'une *Rue du Capitaine Dreyfus*, en attendant la réinstallation, devant la façade du lycée, du monument de l'artiste israélien Igaël Tumarkin, prévue pour 2026. Si l'Affaire Dreyfus est, au fond, une métonymie du « sens de l'Histoire » l'ouvrage d'André Hélard en est, en effet, le guide.

*Pascal Ory*

Charles-Paul Renouard, Alfred Dreyfus  
lors de son second procès à Rennes, estampe, 1899. >